L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 13 AOUT 1882. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

Commencé le 30 juillet.

L'ŒILLET BLEU.

PAR GEORGES PRADEL.

IV

COMPTES DE TUTELLE.

M. Bertaud Enduxie accompagna ces derniers mots d'un ricanement qui avait la prétention d'être la dominante de l'attendrissement.

Mme de Guerlic demeura attérée.

—Mais, ma cousine, finit-elle par répondre, laissez-moi vous dire que je ne vois pas....que je ne crois pas...que M. de Guerlic...il n'a jamais eu...Je ne le suppose pas du tout...!

Mme Bertaud ne pouvait réussir à cacher la douce joie qui descendait dans son âme. Mme de Guerlic souffrait réellement, de grosses larmes lui roulaient dans les yeux, on eut dit que ma tante Eudoxie se préparait à les boire.

Menaçante, elle releva la tête.

—Ah! vous trouvez que M. Belin n'a jamais eu de torts envers nous? qu'il a toujours été convenable, je ne dirai pas à mon égard : une pauvre et faible femme qui n'appartient pas à la noblesse, a-t-elle droit à quoi que ce soit? Mais à l'égard d'Edouard!

—Tu vois Raoul, me dit Hélène à l'oreille, la vilaine femme, comme elle est méchante!

—Mon Dieu, ma cousine, reprit Mme de Guerlic, en faisant un dernier effort, mon mari est parfois un peu vif; mais je ne crois pas qu'avec vous il soit jamais sorti des bornes des convenances.

C'est bien vrai, ça, interrompit Hélène, avec ce franc parler des enfants gâtés,—c'est vous qui avez commencé à l'appeler "Vieux voltigeur".

—Cette enfant, fit ma tante Eudoxie en aparté, sera toujours du dernier mal élevé. Mais, dites-moi, madame, continua-t-elle en élevant la voix et en prenant ses plus grands airs, M. Belin connaît-il votre démarche?

—Non, ma cousine, répondit Mme de Guerlic, j'ai cru pouvoir prendre sur moi de le taire et d'espérer, je vous l'avoue, que vous lui feriez meilleur accueil.

—Qu'attendiez-vous donc de moi, madame?

—J'espérais que vous consentiriez à m'aider à l'hôtel de Guerlic, sans explications, sans phrases, d'une façon simple, avec mon cousin, avec vos enfants et Raoul et que tout serait oublié. Je le désirais de tout mon cœur, je le désire encore, et ce sera un pénible chagrin si vous me refusez ce qui me causerait une si grande joie.

Ma tante se leva comme mue par un ressort et sortit sans mot dire du salon. Elle revint presqu'aussitôt, tenant ses deux fils par la main.

—Tenez, madame, fit-elle en élevant la voix avec emphase, et en ordonnant sa tirade de sanglots, qu'un chacun voie que je ne suis ou, en présence de ces anges que le ciel a bien voulu me donner, je vais vous dévoiler le fond de mon cœur.

Mes deux cousins à ce moment n'avaient rien de séraphique. Les "deux anges" qui, depuis le matin, accompagnaient, en toute liberté, des travaux d'art au fond du jardin, étaient horriblement crottés.

—M. Bertaud et moi, continua la tante Eudoxie, nous avons été outragés cruellement et nombreux de fois par M. Belin. Croyez-vous, et elle désignait du doigt le portrait du grand-père, croyez-vous que celui qui, du haut du ciel veille sur nous, me conseillerait de faire amende honorable s'il existait encore? Quand j'ai une décision grave à prendre, je lui parle, madame, je le consulte, il me répond.

En devant nous tous stupéfiés, ma tante Eudoxie alla s'agenouiller, s'accoudant sur le canapé, au-dessous du portrait de son père.

Elle se tint là, un instant, la tête dans les mains, tandis que des sanglots douloureux et brusqués secouaient son corsage; puis elle se releva, disant d'un ton réellement désolé à sa cousine:

—Non! non! il ne le veut pas.

Hélène, pleurant à chaudes larmes, se jeta à mon cou et Mme de Guerlic se retira en embrassant sa fille.

Je me réfugiai au jardin. Tante Eudoxie demeura seule avec sa douleur.

A dîner, le soir à table, chez ma tante Eudoxie, il était souvent question de la carrière que devait embrasser chacun des six cousins.

Il était entendu que Charles serait notaire. Apre au gain, comme sa mère, avare et riche, il était bien créé pour la basoche. Le papier timbré l'attirait, c'était une vocation. Si ses parents avaient été moins fortunés, il eût été huissier au lieu d'être avoué ou notaire, voilà tout.

Quant à Edmond il voulait être soldat.

Ma tante Eudoxie revenait donc sans cesse, et cela se conçoit, sur l'avenir de ses fils. "Quand mon Charles sera avoué..... quand mon Edmond sera officier....." commençaient fréquemment ses phrases.

De moi, pas un mot; il m'était jamais question de mon avenir, et frappé de cette indifférence, je me sentais perdu dans ce milieu étranger.

Je me le reprochais, je me morigénais sur ce que je regardais comme une noire ingratitude.

"Après tout, ce sont mes parents, me répétais-je, d'est ce qui me reste de ma famille, ma tante Eudoxie n'est-elle pas la sœur de mon père?"

La-dessus, j'invoquais la voix du sang; et mécontents de moi-même, je cherchais quelque chose à faire pour me rendre utile, pour me faire aimer, pour me faire pardonner mon existence, pour me faire oublier que je mangeais le pain de mes pauvres enfants.

Mais non, ma tante, répliquai je tout effaré, et je m'élançai dans ma chambre en sanglotant à mon sour.

Quand je fus un peu calmé, car je ne dorquis guère cette nuit-là, les émotions de la soirée m'ayant agité outre mesure et plus que ne l'aurait certainement fait une tasse de café, je tâchai de remettre mes idées en ordre et, bien malgré moi, je me "remémorai" mes entretiens du matin.

Rien d'étonnant à ce que l'idée, non pas de la richesse, mais de l'argent se mît à danser dans ma tête. Ma tante elle-même en était la cause. Ne m'avait-elle pas constamment abreuvé des plus sanglants reproches sur ma pauvreté, et, tout en me traitant de sa situation le renseignement qui me tenait tant au cœur.

"Après tout, ce sont mes parents, me répétais-je, d'est ce qui me reste de ma famille, ma tante Eudoxie n'est-elle pas la sœur de mon père?"

La-dessus, j'invoquais la voix du sang; et mécontents de moi-même, je cherchais quelque chose à faire pour me rendre utile, pour me faire aimer, pour me faire pardonner mon existence, pour me faire oublier que je mangeais le pain de mes pauvres enfants.

Mais non, ma tante, répliquai je tout effaré, et je m'élançai dans ma chambre en sanglotant à mon sour.

Quand je fus un peu calmé, car je ne dorquis guère cette nuit-là, les émotions de la soirée m'ayant agité outre mesure et plus que ne l'aurait certainement fait une tasse de café, je tâchai de remettre mes idées en ordre et, bien malgré moi, je me "remémorai" mes entretiens du matin.

Rien d'étonnant à ce que l'idée, non pas de la richesse, mais de l'argent se mît à danser dans ma tête. Ma tante elle-même en était la cause. Ne m'avait-elle pas constamment abreuvé des plus sanglants reproches sur ma pauvreté, et, tout en me traitant de sa situation le renseignement qui me tenait tant au cœur.

Il ne me parut rien de mieux, pour parvenir à mon but, que de le prendre par son faible, et de lui demander des renseignements sur ses chères fleurs. D'ailleurs, ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle? Ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle? Ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle?

Je me levai de bonne heure, je descendis au jardin. Je savais que si ma tante faisait la grasse matinée, mon oncle se levait dès l'aube pour soigner, planter, arroser, couper, émonder, et surtout caresser du regard ses chères plantes et ses bien aimées fleurs.

J'étais donc certain qu'à ce moment du jour,—mes cousins restant au lit comme leur mère,—je trouverais mon oncle seul, et que notre entretien aurait lieu sans témoin.

Mon oncle était au fond du jardin, il marcottait des œillets, et cette tâche l'absorbait complètement. J'étais assez embarrassé et ne savais comment aborder la question. Mon oncle, cependant, était de bonne humeur, il fredonnait même une ariette qu'il interrompit pour me souhaiter la bienvenue. La scène de la veille n'avait point laissé de traces. Après l'orage, le soleil; et les orages se succédaient trop près à présent dans la maison pour que mon oncle n'y fît pas un peu habitué. L'ondée passée, la tempête calmée, il se, secouait comme un caniche et ne songeait plus qu'à ses chères fleurs.

V

Je résolus, pour en arriver à mes fins, de prendre une voie détournée afin de parvenir à faire parler mon oncle Edouard. Il ne fallait point l'attaquer tout de go. Cela, je le savais, il aurait pu peut et ne serait renfermé dans le plus complet des mutismes; au contraire, il fallait blaiser, l'amener à une loquacité voulue, pour que, au milieu de son verbiage, inconsciemment en quelque sorte, il me donnât sur ma situation le renseignement qui me tenait tant au cœur.

Il ne me parut rien de mieux, pour parvenir à mon but, que de le prendre par son faible, et de lui demander des renseignements sur ses chères fleurs. D'ailleurs, ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle? Ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle? Ne m'avait-elle pas dit que j'en connaissais plus qu'elle?

Je me levai de bonne heure, je descendis au jardin. Je savais que si ma tante faisait la grasse matinée, mon oncle se levait dès l'aube pour soigner, planter, arroser, couper, émonder, et surtout caresser du regard ses chères plantes et ses bien aimées fleurs.

J'étais donc certain qu'à ce moment du jour,—mes cousins restant au lit comme leur mère,—je trouverais mon oncle seul, et que notre entretien aurait lieu sans témoin.

Mon oncle était au fond du jardin, il marcottait des œillets, et cette tâche l'absorbait complètement. J'étais assez embarrassé et ne savais comment aborder la question. Mon oncle, cependant, était de bonne humeur, il fredonnait même une ariette qu'il interrompit pour me souhaiter la bienvenue. La scène de la veille n'avait point laissé de traces. Après l'orage, le soleil; et les orages se succédaient trop près à présent dans la maison pour que mon oncle n'y fît pas un peu habitué. L'ondée passée, la tempête calmée, il se, secouait comme un caniche et ne songeait plus qu'à ses chères fleurs.

VI

OU IL EST POUR LA PREMIÈRE FOIS PARLÉ DE L'ŒILLET BLEU.

En s'animant, il oublait tout, inspiré par les caryophylées les plus diverses. Il était à mille lieues de sa femme; il désignait, il défiait les foudres de la tante Eudoxie.

Je crus que c'était l'instant propice pour formuler ma proposition, mais il me m'en laissa pas le temps. Il se remit à me vanter sa fleur d'élection et de choix, avec un enthousiasme toujours croissant. Inutile de chercher à changer de sujet, vaines efforts pour placer mot, il ne l'eût pas permis; puis, tout d'un coup, il retomba de toute la hauteur de son excitation dans une tristesse morne.

—Eh! qu'avez-vous donc, mon cher oncle, lui dis-je, ne comprenant rien à ce subit changement.

—Non, tu ne peux rien y voir, Raoul. Tu ne sais pas, tu ne connais pas les angoisses d'un amateur. Tiens, j'ai certes la plus belle collection de cette plante céleste que les vulgaires nomment œillet, le canon de Guerlic en conviendrait lui-même, qu'il était ici. J'enfonce et M. Vandstad de Bruges, et M. Zurcher de Harlem, M. Zeler de Liège; même je crois que je suis supérieur à M. de Blenhain de Rotterdam. Eh bien, j'ai un ver au cœur. Il me manque le plus beau, le plus rare de tous les œillets. Je le cherche partout, je remue ciel et terre pour parvenir à me le procurer, impossible!

—Et où se trouve cet œillet des œillets, ce *rara avis*, demandai-je, tout fier de pouvoir placer ma petite citation latine?

(A continuer.)

Librairie Française.—Pour la bibliothèque utile, à 20 centes le volume, vient l'annonce de M. H. Billard, propriétaire de la Librairie française, N° 59 rue de Chartres, coin Bienville. Cette bibliothèque renferme une foule de volumes—histoire, littérature, philosophie romans, arts sciences,—signés des noms les plus célèbres, et qui se recommandent à l'attention du lecteur français. Nous nous bornerons à y appeler l'attention.

Nous signalerons également à qui de droit les papiers peints de la maison Billard, qui seront vendus à des prix extrêmement réduits, ainsi que les articles pour bureau, en papeterie, etc., etc. Aussi, rabais en tous genres.

—M. P. Werlein, marchand de pianos bien connu de notre ville, 135 rue du Canal, offre en vente un assortiment de superbes pianos des fabriquants Chickering, Mathushek, Hardman et autres, à des conditions faciles. La supériorité des pianos Chickering et Mathushek est incontestée et leur vogue s'accroît tous les jours. A une solidité de construction, ils joignent une élasticité de touche et une très grande pureté de son. Le public est invité à aller admirer ce vaste assortiment d'instruments, où à se procurer un catalogue illustré renfermant la liste des prix. Instruments en location ou en vente pour des paiements comptants ou mensuels. Pianos et orgues accordés et réparés. On trouvera au magasin de M. Werlein des instrumens à de musique américains et étrangers de la plus grande variété que toutes les nouveautés nous calcule, aux prix les plus réduits de la ville, en gros et au détail. M. et Mme Ella, depuis longues années chef de genre d'affaires, sont attachés à la maison Werlein.

Les Monts Alleghany.—Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs ce que sont les Monts Alleghany; ce que tous les ont vus et admirés. Il n'y a pas aux Etats-Unis de région plus pittoresque et merveilleuse que celle où s'élèvent ces montagnes. Et c'est précisément dans cette région qu'ondule la grande voie ferrée connue sous le nom de "Pan Handle and Pennsylvania." On comprendra aisément la préférence que lui donnent les voyageurs. Commodément assis dans un *car* élégant et bien aéré, ils traversent 600 milles d'un pays élevé appartenant à trois Etats, l'Ohio, l'Ouest-Virginie et la Pennsylvanie.

De Cincinnati à New York, la route est incomparable : tantôt elle gravit les flancs abruptes d'une montagne, tantôt elle s'enfonce dans de sombres et profondes vallées pour s'élancer ensuite sur de vastes plateaux couverts de fermes et de luxuriantes plantations. Les rivières qu'elle côtoie sont l'Ohio, le Juniata, le Conemaugh, la Susquehanna, le Conestoga, le Schuylkill et le Del ware.

Et, détail qui a son importance, de la Nile-Orléans à New York on ne change de *car* qu'une fois, et ce changement a lieu à Cincinnati, pendant que les voyageurs déjeunent. Autant vaut dire qu'il n'y a pas du tout de changement de *car*. Le lendemain matin, on est à New-York.

On peut retenir sa place sur les *sleepers* de Cincinnati, les mêmes s'adressant au bureau des tickets coin St. Charles et Commune, rez-de-chaussée de l'Hôtel St. Charles.

Pour de plus amples informations, voir M. W. M. Walington, South Pass Agent, au bureau ci-dessus.

Vêtements et articles de toilette.—Le besoin s'étant déjà fait sentir aux nouveautés de pouvoir de vêtement légère, M. Michel Lion, propriétaire du magasin des "Cent Mille Pas", s'empresse en mettre de répondre au vœu de la jeunesse de ses clients et du public en général. Le marchand habile et soucieux des intérêts de ceux qui l'honorent de leurs achats, il est allé lui même dans toutes les grandes villes du Nord faire ses achats de sa maison; ce qui lui a permis de fournir à ses clients des vêtements et d'articles de toilette pour messieurs, jeunes gens et enfants, remarquables sous tous les rapports, tant au point de vue des matières élégantes des tabits et qualité supérieures des tissus. Dans le fonds de marchandises de M. Michel sont compris des vêtements de première communion qui se trouvent à des prix plus rare modiété. On verra par une annonce insérée dans le numéro de l'*Abeille* de ce jour, que les personnes qui font des achats au de magasin s'élèveront à une somme de cinq piastres, recevra sous forme de prime un paletot de printemps, ou une ariette délicieuse. Il est digne de la considération des acheteurs et qui fait honneur à la libéralité et au savoir faire de M. Lion. "Je prétends mériter ma promesse," ajoute la signataire de cette annonce, aussi n'oserions-nous pas qualifier les gens qui par scepticisme ou timidité, ne mettraient pas leur bonnet de nuit exceptionnelle de présenter un vêtement à si bon marché.

De la Nile-Orléans à New-York.—Quand le général Barrios, président du Guatemala à quitté la Nile-Orléans pour New-York, il a exprimé le désir de prendre le magnifique route "Pan Handle and Pennsylvania." Il avait beaucoup entendu parler, et il savait, disait-il, qu'en voyageant sur ce chemin il se ferait une idée exacte des merveilles perfectionnements introduite dans les railways américains.

Le "Pan Handle," en effet, réunie tous ces perfectionnements. Les locomotives tout en courant à toute vitesse, renouvelle l'eau de son réservoir; les dépêches télégraphiques sont reçues et expédiées sans aucun retard aux stations, les convois ne suivent qu'une direction, les ponts sont doubles, ce qui rend les collisions à peu près impossibles. Quant à la beauté du pays que traverse le chemin, inutile d'y insister, il n'y a pas de région plus accidentée et plus pittoresque.

Le général était émerveillé, et en arrivant à New-York il ne faisait pas en éloges sur ce qu'il avait vu dans le trajet de Cincinnati à la frontière nord de la Pennsylvanie.

Tous ceux qui ont voyagé sur le "Pan Handle and Pennsylvania" partagent l'admiration du général Barrios, et citent ce chemin comme une route modèle. De la Nile Orléans à New-York, il n'y a pas de changement de *car*, si ce n'est à l'heure du déjeuner, au buffet de Cincinnati qu'il s'opère, les voyageurs ne s'en aperçoivent même pas.

On peut se procurer des compartiments dans les *sleepers*, entre Cincinnati et les villes de Nord, en s'adressant à M. Wallington, agent de Pan Handle, et aux différents bureaux de chemins de fer.

Prenez tous la même route.—Quand on envoie sa famille au nord ou dans l'est, il faut de toute nécessité lui faire prendre la grande route nommée de "Pan Handle and Pennsylvania." C'est le chemin que l'on prend le plus habituellement quand on va dans les grandes villes du nord et surtout quand on va dans les villes d'eaux, telles que Saratoga, Oreason Springs, Bedford Springs, Cape May, Asbury Park, Long-Branch, Sarach Sarach Hotel, Saint-Island, Newport, Schrewsbury, Tom rivers, Cape Island, etc.

Et pourquoi, nous demandera-t-on peut-être, prendre de préférence la route indiquée plus haut? Mon Dieu! parce que en vous soustrait à toute vie, Nile-Orléans à New-York, qu'un changement de *car*, lequel s'opère à Cincinnati, pendant que les voyageurs déjeunent, et que vous ne vous en doutez pas, et que le temps du trajet de Cincinnati